

SALUT AUX EXILES.

Salut, enfans du sol, venus d'une autre plage !
Après six ans d'exil, foulez votre rivage.
Nos yeux ont bien longtems regardé vers les mers...
Vers la rive lointaine où vous portiez des fers ;
Hélas ! et bien longtems, sourd à notre prière,
Le ciel nous prolongea dans une attente amère !
Mais enfin vous voilà ! Canada, mon pays,
Souris à ce retour, les vœux sont accomplis :
Tu revois dans ton sein plus d'un fils qui t'adore...
Frères, concitoyens, nous nous voyons encore...
Hier, nous gémissions sur nos communs destins,
Et l'un l'autre aujourd'hui nous nous serrons les mains.
Moments délicieux ! ô transports pleins de charmes !
Il n'est point de bonheur préférable à nos larmes,
Et la lyre s'échappe en chantant ce retour :
Car, la troupe des saints, dans l'éternel séjour,
N'a pas plus de douceur que la vieille chaumière
Qui vient de retrouver son gardien et son père.

Avance, chère épouse, embrasser ton époux ;
Mêle tes pleurs aux siens, votre sort est si doux...
Avance aussi vers lui, petite créature ;
Tu ne reconnais plus sa voix ni sa figure,
Mais lui, ton tendre père, a conservé tes traits,
Polâtre, jeune enfant, plus joyeux que jamais :
Tu voulais savoir de ta mère
Où vivait l'auteur de tes jours,
Le voilà revenu de la terre étrangère
Avec vous désormais il va rester toujours.
Ecoute sa voix paternelle,
Soulage le dans ses vieux ans,
Malheur, malheur à toi, si ta main criminelle
Lui refusait du pain sur ses jours vieillissans !
Un père qui revoit changer ses destinées,
Après que l'infortune a troublé ses années,
Reste sacré pour ses enfans.

Amis, qu'avez-vous fait dans vos prisons affreuses ?
D'un zèle trop ardent victimes malheureuses,
Dites-nous quels tourmens vous avez dû souffrir.
Ah ! vivre là, sans doute, est plus dur que mourir !
Quels pensers pouvaient donc ranimer vos courages ?
"Quels pensers ? nous pensions à revoir nos rivages."
"Et tristement assis dans ces horribles lieux,
"Nos yeux à chaque instant se levaient vers les cieus,
"Et nos cœurs soupiraient après la délivrance."
"Que de momens passés au seuil de la souffrance !"
"Le Temps pesait sur nous avec un bras de fer,
"De notre Canada le souvenir amer
"Se retraçait sans cesse à notre âme attendrie.
"Oh ! oui, combien de fois notre aimable patrie,
"Après avoir charmé nos rêves du sommeil,
"Nous faisait soupirer à l'heure du réveil !
"Ah ! loin de la patrie il n'est point d'existence !
"Le soleil n'y luit point, tout garde le silence ;
"Ni les beautés du ciel, ni les beautés des champs,
"Ni la brise du soir, ni l'aspect du printemps,
"Les arbres, les oiseaux, les ruisseaux, la verdure,
"Rien n'y charme le cœur, muette est la nature.
"Heureux alors, heureux de trouver un ami
"Pour épancher sa peine et calmer son ennui.

"Deux de nos compagnons ont fini leur carrière ;
"Là, nous avons reçu leur volonté dernière ;
"Leurs femmes, leurs enfans ne les reverront plus
"Que dans une autre vie, au séjour des élus ;
"Ils sont morts, l'œil tourné vers le lieu de leurs pères..."

"D'autres viendront tantôt saluer leurs chaumières.
"Nous, grâces aux bienfaits d'un enfant d'Albion,
"D'un homme protecteur de notre nation
"Nous foulons aujourd'hui la terre d'espérance :
"Béni sois-tu, Rockbuck, par tant de bienveillance !

"Mais toi dont les malheurs nous ont fait malheureux,
"Toi qui nous fut toujours si chère,
"Toi qui fais l'objet de nos vœux,
"Chère patrie enfin... séjour de nos aïeux,
"Le Temps a-t-il changé ton existence amère ?
"Ou ton bonheur toujours ne fut-il qu'éphémère ?"

Amis, faut-il déjà troubler votre retour ?
Faut-il vous raconter des scènes lamentables ?
Et vous couvrir de deuil pendant un si beau jour ?
Non, laissons du pays les fastes déplorables ;
Sous la route des cieus chaque peuple a son tour.
Nos fils auront peut-être un avenir prospère,
Placés au bout de l'univers,
Quand le bonheur aura ceuru toute la terre,
Peut-être il entrera dans nos vastes déserts.
Alors les citoyens pervers
Ne s'arracheront plus la vie,
Le sang ne teindra plus le sol de la patrie ;
De la concorde alors nous verrons les bienfaits,
Nos murs n'entendront plus retentir les orages.
Oh ! qu'il vienne ce jour, où l'ange de la paix
Volera sur nos bords reposer pour jamais,
Où la haine et l'aigreur fuiront de nos rivages,
Où l'oiseau sur l'ormeau chantera plus joyeux,
Où tout s'embellira dans nos paisibles lieux !
Que l'olivier tranquille, après un hiver sombre,
Se hâte de fleurir pour nous prêter son ombre !
Que son heureux feuillage ombrage nos côtes !
Qu'il fleurisse aux cités, qu'il fleurisse aux hameaux !
Près du chaume indigent, dans le jardin superbe,
Et bientôt quand Pomone aura reverdi l'herbe,
Que Dieu nous voie ensemble, une branche à la main,
Le bénir, et chanter tous le même refrain !

Encore un coup, salut au retour de nos frères !
Salut, en terminant, au nom de mon pays !
Bonheur à ceux qui sont aux rives étrangères !
Regrets aux malheureux que la mort a ravis !
Larmes à leurs cercueils et paix à leurs familles !
A vous, santé, plaisir, au sein de vos foyers,
Braves concitoyens, vivez, dormez tranquilles
A l'abri de l'orage, à l'abri des dangers.
Malgré les noirs frimas qui couvrent nos montagnes
Et la neige et le froid blanchissant nos campagnes,
Les bords du Saint-Laurent seront plus enchanteurs
Que le pays d'exil où vous versiez des pleurs.

Foyer commun de la patrie,
Regarde autour de toi, vois assis, dans ce jour,
Ces heureux citoyens dont la voix réunie
A leur pays natal chante un hymne d'amour.
Retire-toi d'ici, discorde ténébreuse,
Assez longtems ton fiel empoisonna nos jours ;
Mais accours, toi, plutôt, ô paix délicieuse,
Viens unir tous les cœurs, les unir pour toujours.

A. G. LAJOIE.

Montréal, 21 janvier, 1845.

Le retour à la patrie d'un grand nombre de ses enfans envoyés dans la terre d'exil, dans des jours de malheurs, ne pouvait inspirer de plus beaux vers que ceux que nous a adressés à ce sujet notre jeune compatriote M. A. G. Lajoie. Nous félicitons notre jeune ami sur cette nouvelle preuve de son talent. Sa poésie est harmonieuse et facile, simple et par là même plus heureuse. Il doit cultiver cette belle langue qu'il parle déjà si bien; il le doit à son pays, il se le doit à lui-même.

Revue Canadienne.

MISSIONS PROTESTANTES ET MISSIONNAIRES ANGLAIS.

SUITE ET FIN.

Deux agents du commerce anglais, le consul de Beyrouth et l'évêque de Jérusalem, ont annoncé dernièrement que les Grecs schismatiques d'Harbèja venaient d'entrer dans la communion de l'église anglicane ; mais tout aussitôt que ces pauvres gens en ont eu connaissance, ils ont fait démentir cette supposition qu'ils ont qualifiée d'indignité calomnieuse, et les primats de ce village ont vendu tous leurs bestiaux, afin de rembourser l'argent distribué par les deux fonctionnaires Anglais pour obtenir la conversion de cette peuplade grecque. On voit, par la relation du Docteur Morris que le bercail de l'évêque anglo-prussien de Jérusalem n'est composé que de cinq personnes, en y comprenant sa femme et sa nièce à qui la reine de la Grande-Bretagne et le roi de Prusse ont conféré des brevets de Missionnaires-Episcopales à 50 livres d'appointements. Le docteur anglican fait observer qu'il n'est guère possible d'appointer la femme d'un évêque et d'obtenir son assistance apostolique à meilleur marché.—Nous n'avons pas plus à nous occuper de la romantique élégance de Miss Honoria que de l'invincible rigidité de Miss